

# LECTURES

la critique

«La Statue du Commandeur» de Patrick Besson (Albin-Michel) devait s'intituler «La Mort de Pouchkine» mais le roman de Bernard-Henri Lévy s'intitulant «Les Derniers Jours de Charles Baudelaire» (Grasset), le jeune hussard a changé son titre. Cela faisait beaucoup de morts avant même l'ouverture de la saison des prix littéraires...

## BAUDELAIRE, GONCOURT 1988 ? LA CHRONIQUE DE PIERRE DEMERON

C'est bien connu : on croit parler d'un autre et c'est de soi que l'on parle. On pense faire le portrait d'autrui et c'est son propre portrait que l'on brosse.

Deux romans dont on va beaucoup parler, tant à cause de la personnalité de leur auteur, Patrick Besson et Bernard-Henri Lévy, qu'à cause de leur sujet, Pouchkine et Baudelaire, en apportent avec éclat la preuve.

Patrick Besson commence son Pouchkine le jour de sa mort à la suite de son duel avec le baron d'Anthes, un gentilhomme français qui a séduit sa femme, Nathalie. Blessé au ventre, il va agoniser pendant trois jours au cours desquels il revoit défiler les différents épisodes de sa vie, puisque c'est comme cela, paraît-il, que cela se passe.

Pouchkine jeune, en tout cas, a l'impertinence du jeune Patrick Besson quand il publia le recueil de ses chroniques féroces «Insolences». Ses réparties claquent comme des balles sur la terre de Roland-Garros. Il agit et réagit à la hussarde. Il est vrai que c'est à des hussards, Kaverine et Tchaadev, qu'il a dû à seize ans de découvrir les femmes, la débauche, l'alcool et les idées libérales.

«Il se fait des ennemis aussi vite qu'il écrit.» Comme Besson en somme, mais à sa différence Pouchkine les choisit moins prudemment : c'est plus dangereux de ridiculiser le tsar que de descendre le romancier Tony Carrantano...

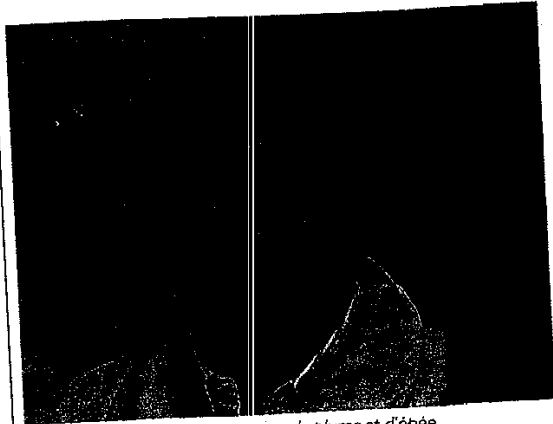
Car comme d'autres lancent des bombes sur Alexandre 1<sup>er</sup>, «le poète le plus doué de sa génération» multipliera les épigrammes contre le tsar et sa Cour. Elles ne tuent pas mais blessent en profondeur. Elles lui vaudront en tout cas la relégation pendant cinq ans. Cinq ans pendant lesquels il écrira entre autres «Eugène Onéguine» et «Bo-

ris Godounov». Une relégation assez douce. Pouchkine y est traité en prince des poètes par ses géoliers chamarrés. L'un, le général Insov, lui donne l'hospitalité, paye les pots cassés au cours de ses beuveries, lui prête même de l'argent. Il couche avec la femme de l'autre, le comte Vorontsov, sans autre punition que d'être «déplacé» à nouveau. Besson qui n'a jamais caché ses sympathies communistes n'a pas pu ne pas remarquer que mieux valait être un poète dissident sous Alexandre 1<sup>er</sup> que sous Staline ou Brejnev...

Rien d'étonnant à ce que Besson le funambule, qui écrit sans déchirement apparent à la fois dans «L'Humanité» et «Le Figaro» d'Hersant, se montre fasciné par «la trahison» de Pouchkine. Le poète, dont les amis libéraux se méfiaient au point de le tenir (heureusement pour lui !) à l'écart de leur complot, - le complot dit des Décembristes -, n'attendra pas plus

d'un an après leur exécution ou leur déportation pour se rallier au nouveau tsar Nicolas 1<sup>er</sup> ! «Nicolas voulait Pouchkine et le poète voulait la liberté, ils ont été floués tous les deux» mais à ce jeu du chat et la souris, c'est Pouchkine qui perdra le plus. Célébré à quinze ans par le grand poète Derjavine et après avoir connu une ascension foudroyante, Pouchkine vivra une chute libre, à la fois comme écrivain et comme homme dans l'estime de ses contemporains, de la critique officielle comme de la critique d'avant-garde. Les jeunes lui reprocheront la trahison de ses idéaux libéraux et révolutionnaires, les vieux d'y rester secrètement fidèle.

Pouchkine toujours escorté de son valet Nikita Kozlov, c'est un peu Don Juan flanqué de Sganarelle. Sa vie est un véritable roman de plume et d'épée. On y voit Pouchkine, ce Russe mâtiné d'Ethiopien (son arrière-grand-père maternel Hannibal que Pierre 1<sup>er</sup> avait reçu en cadeau était abyssin), tour à tour farceur, bretteur, ivrogne, coureur de jupons impénitent au point de faire simultanément et sincèrement sans doute la cour aux trois sœurs Raievsky, traquer l'ennui à coups de beuveries, de salons en tripots et en bordels. Blas-



Patrick Besson : un plaisant roman de plume et d'épée.

phémateur, il ne respecte pas plus la Vierge Marie que jadis le tsar se tire des mauvais pas par des pirouettes. Il veut être aimé à toute force et fait tout ce qu'il faut pour ne pas l'être. Désinvolte, il se montre inconscient jusqu'à l'incohérence. Au point qu'il semble qu'il y ait plusieurs hommes dans ce Pouchkine-là. Et pas mal de mauvais génies penchés sur son génie. Il est vrai que Besson a mis en exergue de son roman un vers de la poétesse Anna Akhmatova qui nous le montre triple : «un adolescent au teint mat marche TRIPLE le long de l'étang». Une sorte d'enfant gâté par les muses, en somme : plus

brillant et plus séduisant que vraiment attachant et estimable. C'est sans doute que chez les écrivains, l'homme est souvent inférieur à l'auteur, la vie à l'œuvre, le caractère au talent. Mais sans doute Besson est-il de ceux qui pensent qu'il faut tout pardonner au talent, à plus forte raison au génie. Peut-être prêche-t-il là pour son saint (à propos du talent bien sûr, pour le génie il faut encore attendre !).

Sur un titre qu'ils ont failli avoir en commun et un détail amusant, il n'y a rien de comparable entre le Pouchkine de Besson et le Baudelaire de B.-H.L. Le détail : c'est le goût quasi fétichiste pour le pied des dames dont témoignent Pouchkine et Baudelaire. Leur façon de prendre leur pied, en somme. D'où une scène brûlante, assez drôle quand Baudelaire rêve de faire tomber la chaussure de la Présidente qui va l'introduire dans les fameux déjeuners de la rue Frochot en compagnie de Feydeau, de Maxime Du Camp, Théophile Gautier. Elle est si réussie qu'elle mérite de figurer dans une anthologie au côté de celle où Julien Sorel rêve de prendre la main de Mme de Rênal. Autant le Pouchkine de Besson est plaisant, simple, léger, brillant, écrit au fil de la plume, facile en tous les sens du terme, autant le Baudelaire de Bernard-Henri Lévy tout aussi brillant mais en profondeur est grave, douloureux presque, savamment et habilement composé, de plus de poids sans être pesant. Sans doute est-ce dû

Bernard-Henri Lévy : au plus près des rives mystérieuses de la création, de la souffrance et de la mort.



# Mari e Claire la critique

autant au sujet - Baudelaire - qu'à l'auteur.

Pour simplifier, disons qu'à travers de multiples témoignages verbaux ou épistolaires, c'est la mise à nu de l'homme, de l'écrivain et de son œuvre, et singulièrement bien sûr de ses dernières années, par touches et retouches successives qui maintiennent le lecteur en haleine. A travers les témoignages de sa logeuse, la tenancière du Grand Miroir, Mme Lepage (le personnage est historique), de Jeanne Duval, la maîtresse de Baudelaire, ou du père Dejoncker qui tenta de confesser et de donner l'extrême-onction au poète. A travers les lettres de Mme Aupick, sa mère, ou de l'éditeur ami et failli Poulet-Malassis dit Coco et les récits d'un photographe belge admirateur du poète, Charles Neyt, et surtout du narrateur, imaginaire, lui, dont Baudelaire est le dieu et qui a forcé son intimité pour devenir son secrétaire. Baudelaire lui dictera des notes sur les Belges, le catholicisme, les femmes, «l'aventure bouleversante d'une rime», etc. Jusqu'à sa crise d'aphasie.

Grâce à tous ces récits, ces témoignages, on suit le poète divaguant à travers Bruxelles dans sa marche de noceur mal dessoûlé qu'il doit à la maladie, entouré de galopins qui le houspillent, jusqu'à la Taverne du Prince, à l'académie de billard, au bordel ou à l'hôpital où il inspecte avec une horreur fascinée les grandes vérolées. On assiste avec lui aux ébats de deux «femmes damnées», comme à une réception humiliante chez Adèle Hugo où on le traite en vulgaire folliculaire. Grâce à eux, on vit les souffrances du poète en proie à ses fantasmes, ses obsessions, sa manie de la persécution, hanté par les erreurs ou les fautes qu'il n'a plus le temps d'amender, par ses complaisances, ses bassesses - à l'égard de Sainte-Beuve notamment -, ce qu'il appelle «les manigances qui font les coulisses du génie» - et là B.-H.L. est orfèvre -, ses déceptions en amitié (Delacroix), ses frustrations, ses doutes. On assiste à son faux départ pour Paris, à sa fausse mort et à sa résurrection.

Quand il va mieux, on jouit avec lui de cette «mémoire totale dont les hommes ont toujours su qu'elle est celle des mourants» grâce à laquelle il fait un bilan sans complaisance de sa vie privée, publique et littéraire. Il songe à sa vie, à ce qu'il a été, à ce qu'il aurait pu être, à ce qu'il n'a plus le temps d'être. Il pense à son corps auquel il n'a jamais pensé, refusant si longtemps le sommeil comme on se cabre au bord de l'abîme.

Difficile d'approcher plus près des rives mystérieuses de la création, de la souffrance, de la mort, d'exprimer de façon plus accablante la solitude, le malaise physique et le mal-être moral.

Une des originalités de cette biographie romancée, c'est la grande importance que donne B.-H.L. à la découverte que fit Baudelaire dans son adolescence d'être le fils d'un prêtre défroqué. François, son père, en effet prêtre, avait profité d'un décret de la Convention pour se défroquer. Etre fils du sacrilège il y a de quoi être marqué à vie. D'où la valse hésitation entre le Diable et le Bon Dieu du poète, en qui souvent on a vu un chrétien à qui la grâce aurait manqué.

Cette fois, il faudra se lever tôt pour prendre B.-H.L. en faute, comme on l'a fait dans certains de ses autres ouvrages. Il a pris soin de consulter Claude Pichois, auteur de la biographie la plus complète de Baudelaire chez Julliard et éditeur de ses œuvres complètes en Pléiade chez Gallimard. B.-H.L. s'est même offert le luxe de glisser dans le texte un ou deux faux vers de Baudelaire, des citations inventées. Même à ses ennemis les plus intimes, il sera difficile de ne pas convenir qu'avec «Les Derniers Jours de Baudelaire» B.-H.L. donne le plus profond, le plus émouvant, le plus sérieux de tous ses livres. Peut-être parce qu'il y est, parce qu'il s'y est plus que dans tout autre personnellement impliqué.

Pierre Démeron